

L'IMPARTIAL.

JOURNAL LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE, COMMERCIAL ET D'AGRICULTURE.

UTILE DULCI.

VOL. I. LAPRAIRIE, JEUDI, 5 FEVRIER, 1835. N^o 11.

HISTOIRE.

MEMOIRES HISTORIQUES SUR L'EMPEREUR ALEXANDRE ET LA COUR DE RUSSIE.

Publiés par Mme la Comtesse de Choiseul Gouffier, née comtesse de Tischenhaus, ancienne demoiselle d'honneur à la

COUR DE LL. MM. II. DE RUSSIE.

MARIAGE D'ALEXANDRE.—CONSPIRATION DU PALAIS.—MORT DE PAUL I^{er}.

[SUITE.]

En se séparant d'eux, Pahlen muni de l'ordre fatal que l'empereur venait de lui remettre, se rend au palais du grand duc Alexandre. Introduit sur le champ auprès du jeune prince, il s'incline profondément, et, feignant le désespoir, il informe le grand duc de la volonté suprême de l'empereur. « Quoi ! s'écria Alexandre étonné, sa majesté impériale, mon père, veut me priver de la liberté ! Quel crime ai-je donc commis pour m'attirer un traitement si rigoureux ? Votre altesse impériale n'ignore pas, dit Pahlen, s'inclinant de nouveau, qu'ici malheureusement on encourt quelquefois le châtiement sans avoir commis l'offense. » Le grand duc, à ces mots, jeta sur Pahlen un regard sévère. Après quelques momens de silence : « L'empereur, dit Alexandre, est maître de mon sort ; je m'y soumetts, montrez-moi l'ordre. » Pahlen le lui presenta.

A peine Alexandre y a-t-il jeté les yeux, qu'avec un accent douloureux il s'écrie : Et mon frère aussi ! Pahlen, pour achever de porter les coups les plus sensibles au cœur du jeune prince, lui fit présenter quel sera aussi le sort de son innocente et vertueuse mère. « Ah ! c'en est trop ! » dit le grand duc en se couvrant le visage pour dérober aux yeux attentifs du favori le spectacle de sa douleur.

Pahlen se jette aux pieds du prince : Monsieur, lui dit-il, daignez m'entendre. Il faut prévenir de grands malheurs ; il faut mettre un terme aux égaremens de votre auguste père. Aujourd'hui il n'en veut qu'à votre liberté, mais qui sait, dans la fureur de ses passions, qui lui ôtent souvent l'usage de la raison, ou s'arrêtera enfin sa volonté impérieuse et toute-puissante ? Sauvez-vous, prince, du malheureux Alexis Pétrowitz. »

« Pahlen, vous outragez mon père. Eh ! monseigneur, ce n'est pas son cœur que j'en accuse ; il est plein de générosité, des sentimens les plus nobles, mais la violence de son caractère l'agite sans cesse. Vous le savez comme moi, l'empereur cherche le bien sans pouvoir l'atteindre. Que deviendra la famille impériale ? quel sera le sort de

l'empire, de cette population immense que le ciel vous a destiné à gouverner, à protéger, si votre père, livré à l'exaltation de ses idées, errant d'opinion en opinion punissant, pardonnant, récompensant, sans mesure, sans réflexion, conserve entre ses mains les rênes de ce malheureux pays ? Il n'est plus tems de feindre, monseigneur ! c'est le sénat, c'est l'empire tout entier qui veut secouer un joug intolérable, et vous confier ses destins ; je ne suis ici que le fidèle interprète de cette volonté.

« Quoi ! s'écria Alexandre en s'éloignant de Pahlen, on veut que j'insulte le souverain pouvoir, que j'arrache le sceptre des mains de mon père ? Ne l'espérez pas. Je serai victime de son erreur s'il le faut, n'importe ! sauvez seulement ma mère, sauvez l'imperatrice. »

Pahlen alors, avec une duplicité atroce, fait sentir au grand duc combien l'exaspération générale de tous les ordres de l'Etat était à craindre pour l'empereur lui-même. Ensuite il lui cita pour exemple l'Angleterre où l'on se disposait à confier au prince de Galles la direction du gouvernement, quoique l'état moral du roi Georges fût moins inquiet, peut-être, dans un pays où l'autorité souveraine, plus restreinte, est soumise à des lois, qu'en Russie, où la volonté seule du monarque suffisait pour bouleverser l'empire. Le grand duc, usant de la même modération, pouvait, sans monter sur le trône, continuer Pahlen, prendre les rênes du gouvernement, toujours prêt à les remettre à son père aussitôt que la santé de l'empereur aurait retrouvé le calme nécessaire à l'accomplissement de devoirs si importants. Tels sont les vœux du sénat, de l'armée, de la nation entière, répéta l'adroit courtisan. Jamais ils n'auront mon assentiment, répondit Alexandre. La volonté de mon père peut seule régler son sort et le mien. Alexandre traitant alors de son sein l'image du sauveur, fit jurer à Pahlen, sur ce signe sacré, que les jours de son père seraient respectés et sa volonté libre.

Monseigneur, reprit Pahlen, trois jours décideront sans doute du sort de votre altesse impériale, de celui de votre auguste mère et de toute la Russie.

En quittant le grand duc Pahlen plaça quelques gardes à sa porte avec un officier. Le même jour l'empereur Paul, qui abandonnait depuis long-tems sa famille, alla passer la soirée chez la princesse Gagarin. Sombre, les traits altérés, il laissa échapper ces terribles paroles, que son cœur démentait sans doute, qu'il n'eût jamais fait accomplir, et qu'une humeur violente seule lui faisait exhaler : Dans peu de jours on verra tomber des têtes qui m'ont été bien chères. » La

princesse Gagarin, effrayée, crut devoir avertir le grand duc Alexandre. On peut facilement se représenter combien durent être cruels l'anxiété et les tourmens intérieurs qui déchiraient le cœur d'Alexandre.

D'après l'entretien qu'il avait eu avec le grand duc, Pahlen jugea bien qu'il n'y avait pas de tems à perdre pour assurer le succès de la conspiration. Rassemblant tous les conjurés, que tardons-nous, leur dit-il, dans le langage des anciens et des nouveaux révolutionnaires, que tardons-nous à bien mériter de la patrie, et à nous en déclarer les libérateurs ? Le rendez-vous décisif eut lieu chez Platon Zouboff. Invoquant l'ombre des Brutus, les conjurés excitèrent leur courage dans des flots de vin de Champagne. Durant cette même soirée, qui précéda la dernière nuit de Paul, le perfide Pahlen vit l'empereur, et, par des discours adroitement préparés, il le persuada que la conspiration était dissoute ; il réussit aussi à le tranquilliser sur sa position, et à repandre, pour quelques instans, un baume consolateur au fond de ce cœur agité et malheureux.

Cependant, dès que la nuit fut arrivée, les conjurés, enveloppés de leurs manteaux, et ayant presque tous la tête remplie de fumées du vin, s'acheminèrent en silence vers le palais Michelofski. Comme ils traversaient le jardin qui dépend de ce palais, des troupes de corbeaux perchés sur les arbres s'envolèrent en poussant des cris sinistres. Le croassement de ces oiseaux, qui passe en Russie pour un presage funeste, intimida les conjurés au point qu'ils balancèrent un moment s'ils ne retourneraient pas sur leurs pas. Pahlen avait fait relever les postes du palais, et placé, au lieu de soldats, des officiers conjurés en sentinelle. Toute la garde impériale était, à cette même heure et par ses ordres, en armes sur différens points de la ville ; une seule sentinelle, oubliée par les conjurés, en apercevant le groupe qui s'avancait vers le palais, cria aux armes ; le poste sortit, mais il fut bientôt appelé au corps-de-garde par les complices de Pahlen. Les conjurés, arrivés sans obstacle, montent les degrés du grand escalier où régnait, ainsi que dans tout le palais, une même tranquillité. Il était minuit. Paul, après avoir passé la soirée chez la princesse Gagarin, dormait d'un sommeil paisible, sur la foi de Pahlen. On ne voyait autour de lui aucune de ces précautions qui invente et multiplie la tyrannie inquiète et soupçonneuse. Ayant traversé une longue suite d'appartemens sans que rien eût arrêté leurs pas, les conjurés allaient pénétrer jusque dans la chambre à coucher de l'empereur ; Pahlen, respirant à peine, observant les regards, la contenance de chaque conjuré, épiait le moindre bruit, lorsque tout